

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ACADÉMIQUE DE HAUTE-PICARDIE



Louis XIV à Villers-Cotterêts

Une partie de l'œuvre du Comte Maxime de Sars est restée inédite et parmi ces travaux, qui se signalent toujours par une très grande érudition, figure un ouvrage qu'il avait intitulé « Le Château de Villers-Cotterêts et ses chasses ».

Cette histoire a été écrite en 1938. Elle était destinée à être publiée, puisque son auteur avait même fait choix des gravures qui devaient illustrer le livre.

Mais la guerre est venue interrompre ce projet et, après la Libération, les prix de l'édition avaient tellement augmenté que M. de Sars en avait été découragé. Puis, il faut bien le dire, son attention avait été attirée par d'autres études et, une fois de plus, il s'était contenté de la satisfaction de la recherche des documents et de leur étude. Pourtant, il avait conservé un attachement particulier pour ce travail, puisque, dans ses dernières volontés, il a demandé à ses héritiers de le déposer après sa mort aux archives de l'Aisne, où il peut être facilement consulté.

L'ouvrage comporte quatre chapitres :

1. — *La Malmaison*, qui traite du château depuis ses origines jusqu'à la mort de Louis XII.
2. — *La Maison Royale*, qui va du règne de François 1^{er}, si important pour l'histoire de Villers-Cotterêts, à celui de Louis XIII.

3. — *L'apanage d'Orléans*, qui nous conduit jusqu'à la Révolution de 1789.

4. — *Déchéance*, qui s'achève avec le glorieux souvenir de la victoire de 1918.

De plus, sous la rubrique « Sources », l'auteur donne pour chaque chapitre, la liste des très nombreux ouvrages consultés par lui.

C'est du chapitre III que sont extraites les pages qui suivent dans le but de reconstituer le souvenir de Louis XIV à Villers-Cotterêts.

Nous ne le verrons pas dans sa gloire, à la tête de ses armées, puisqu'il venait le plus souvent chez son frère pour se délasser et pour chasser, mais nous n'oublierons pas pour autant que ce grand roi fut avant tout homme de guerre, le bâtisseur de la France moderne, qui lui doit Lille, Strasbourg, Besançon et des frontières solides derrière lesquelles notre pays a vécu à l'abri des invasions jusqu'aux mauvais jours de 1814.

Louis XIII avait donné en 1630 à son frère, Gaston d'Orléans, le duché de Valois et avec lui Villers-Cotterêts, en augmentation d'apanage. Lorsque ce prince mourut en 1660 ne laissant qu'une fille, la Grande Mademoiselle, ces terres revinrent à la couronne.

Louis XIV intervient pour la première fois dans l'histoire de Villers-Cotterêts lorsque, par l'édit de mars 1661, tous les apanages de Gaston d'Orléans furent confiés par lui à son frère cadet, Philippe d'Orléans. Monsieur, qui venait d'épouser Henriette d'Angleterre, devint ainsi le maître de cette belle demeure.

« Louis XIV, écrit M. de Sars, aimait le séjour de Villers-Cotterêts qui s'embellissait sur ses avis et souvent à ses frais. Il vint à plusieurs reprises dans sa jeunesse pour prendre part à des fêtes brillantes. Par la suite, il trouva commode d'en faire un relai au retour de ses conquêtes. Peut-être s'y trouva-t-il en 1663.

« Madame de Motteville raconte que le roi quitta Vincennes, « à l'automne de l'année suivante (1664), pour y rejoindre son « frère, après un rapide séjour d'Anne d'Autriche. La reine, qui « était enceinte, ne put l'accompagner ; mais elle aurait préféré « qu'il eût désigné une compagnie moins agréable que celle « de Mademoiselle de la Vallière, l'une des filles d'honneur « d'Henriette d'Angleterre, qui avait fixé le cœur du roi. Louis « trouva Marie-Thérèse toute en larmes dans son oratoire « la veille de son départ, et lui dit assez naïvement qu'il prenait part à ses peines. Il lui promit de renoncer à ses galanteries à trente ans et de devenir alors un bon mari. Savait-il « qu'il se trompait de seize ans ? Comme d'habitude, le retour « de l'époux toujours aimé guérit la reine de tous ses maux ».

Nous rappelons que Louise de la Vallière était alors au faite

de la faveur royale. Saint-Simon nous la montre « modeste, désintéressée, douce, bonne au dernier point » et l'abbé de Choisy dit d'elle : « Elle avait le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus et le regard si tendre et en même temps si modeste qu'il gagnait le cœur et l'estime au même moment ; au reste, assez peu d'esprit qu'elle ne laissait pas d'orner tous les jours par une lecture continuelle. Point d'ambition, point de vues, toute renfermée en elle-même et, dans sa passion, qui a été la seule de sa vie, préférant l'honneur à toutes choses et s'exposant plus d'une fois à mourir plutôt qu'à laisser soupçonner sa fragilité ; l'humeur douce, libérale, timide, n'ayant jamais oublié qu'elle faisait mal, espérant toujours rentrer dans le bon chemin ».

En effet, dès les premiers mois de sa liaison avec le roi, Louise, au mois de février 1662, s'était enfuie de Versailles une première fois pour se réfugier dans un couvent de chanoinesses de Chaillot. Louis XIV lui-même était allé la rechercher.

Au mois de mai 1664, La Vallière avait été à Versailles l'héroïne des fêtes fameuses connues sous le nom de « Plaisirs de l'Île enchantée » qui durèrent du 7 au 13 de ce mois et dont nous possédons une relation détaillée, illustrée par des gravures d'Israël Silvestre. De cette fête, l'Ambassadeur de Venise a dit que la fleur du monde avait été servie par les dieux eux-mêmes, descendus tout exprès de l'Olympe pour faire honneur aux hôtes du Roi.

Nul doute que Monsieur, en recevant son frère quelques mois après à Villers-Cotterêts, ne voulût à son tour donner une fête brillante dont nous possédons également un récit, grâce à un livre d'Édouard de Barthélemy intitulé « Philippe de Courcillon, Marquis de Dangeau, sa vie, son journal et la cour de Louis XIV (Paris, 1862 - in-8° - 21 pages). M. de Sars a connu cet ouvrage, puisque nous avons trouvé copie du passage ci-dessous parmi ses notes, mais semble-t-il, après la rédaction de son travail ; ainsi n'a-t-il pas été utilisé.

A la page 17 de l'ouvrage de M. de Barthélemy, nous lisons :

« Parmi les papiers de Conrart, on retrouve tout le libretto d'un ballet composé par Dangeau, sous le titre de « l'Impromptu de Villers-Cotterêts ».

« Le roi voulant se délasser de ses grandes occupations et « choisissant pour cela le désert de Villers-Cotterêts, après y « avoir pris tous les plaisirs de la promenade et de la saison, « souhaite le soir de danser un ballet ; le lendemain, on commande au capitaine du château de rassembler les gens de la « province qu'il croirait propres à contribuer à ce divertissement.

« *RÉCIT.* Le gouverneur à qui le roi a donné commission de « la fête (M. de Frémonteau) :

Il ne faut point hésiter
Sur ce qu'un tel maître ordonne.
Dans le monde, il n'est personne

Qui puisse lui résister.
Songeons à le satisfaire ;
Obéissons promptement
Dès qu'il s'agit de lui plaire.
Soyons prêts en ce moment.
Depuis qu'il est en ces lieux
La saison en est plus belle ;
Et d'une clarté nouvelle
Nous voyons briller les cieux.
Nous n'avons point de bergère
Qui ne lui cède aysément
Dès qu'il s'agit etc...

Première entrée : Les nymphes de Villers-Cotterêts

Madame, Mme de Menars, Mlle d'Elbœuf, Mlle de La Vallière,
Mlle de Longueval.

Pour Madame

Cette nymphe est si belle et de si bonne mine,
Tant de feux brillent ses yeux,
Qu'on comprend aysément qu'elle descend des cieux
Et qu'elle est de race divine.

Pour Mlle de La Vallière

Qu'elle a des charmes dans les yeux ;
Qu'elle est douce, qu'elle est honneste.
En pourrait-on trouver qui méritassent mieux
De faire une illustre conquête.

Seconde entrée : Deux gentilhommes de la province venant
assister à la fête. (Le roi et M. de Villeroy).

Pour le roy

Je ne parle pas de sa race.
Mais sachez seulement, quoiqu'il dise ou qu'il fasse,
Qu'il sait charmer le cœur ; et qu'enfin, aujourd'huy,
Nous n'avons pas de demoiselles
Si riches, si jeunes et si belles
Qui ne veulent fort bien s'allier à luy.

Troisième entrée : Un officier d'armes qui se trouve dans la
garnison voisine vient faire la révérence au roi (M. d'Armagnac).

Il a déjà donné de belles espérances
Qu'il suivra le chemin par ses ayeux battus.
Je crois que de son père il aura les vertus
Comme il en a les survivances.

Quatrième entrée : 3 bergers et 3 bergères (Monsieur, MM.
de Louvigny et de La Vallière, Milles d'Elbœuf, d'Arquiers et
de Longueval).

Pour Monsieur

On ne voit quasy point de bergers si fidèles.
Mais leur vouloir donner des brebis à garder
Quand elles sont jeunes et belles
C'est pourtant, ce me semble, un peu trop hasarder.

Pour Mlle d'Elbæuf

Cette bergère, elle sait trop bien se défendre.
En vain, on tâche de la surprendre :
Jusqu'ici, sans profit, on la presse, on la prie.
Heureux le loup qui le premier
Entrera dans sa bergerie.

Cinquième entrée : La femme du gouverneur du château (M. de Roquelaure, la représentant).

L'employ qu'on m'a donné satisfait mon envie,
Et je le méritais par de bonnes raisons
Car j'ay passé toute ma vie
A garder de bonnes maisons.

Sixième entrée : 3 courtisans aydant aux gens de la province à divertir le Roy (MM. d'Armagnac, de Villeroy, le S. Coquer).

Pour M. d'Armagnac

On ne voit point de courtisans
Ni plus adroits ni plus galans,
Et je croy qu'ils auraient tout ce qu'il faut pour plaire
S'ils estoient un peu plus discrets.
Si l'on ne les craint pas pour les maux qu'ils ont faits
On doit les craindre, au moins, pour ceux qu'ils peuvent faire.

SECOND RÉCIT. 3 vieux seigneurs qui, après avoir vieilli à la Cour, se sont retirés en province, en venant faire la révérence au roy, ne peuvent s'empêcher de louer les plaisirs de la campagne et chantent. (MM. de Grignan, de Frémonteau).

Il est vray, Paris a des charmes ;
Mais ce désert a des beautés.
La paix règne en ces lieux ; or nos félicités
Ne coûtent point de larmes.
Il est vray, etc.
Les œurs de nos bergers n'y sont point agités
De soupçons n'y d'alarmes.
Il est vray, etc.

Septième entrée : 4 bohémiens et 4 bohémiennes qui estaient dans la ville (MM. de Lude, de Villequier, de Soyecour, de Lavardin ; Mlles d'Arquiers, de Calazon, de Fienne, de Dampiers).

Pour les bohémiennes

Nous savons de fort beaux sonets
Que nous a montrés la nature.
Amans, consultez nos attraites,
Pour apprendre, par là, votre bonne aventure.

Pour les bohémiens

Pour le dire, sans doute, elles n'en savent rien
Mais pour le faire, hélas ! qu'elles le feraient bien

Huitième entrée : 4 chasseurs (M. le duc, MM. de Sery, de Puymachis et le S. Croquet).

Pour le duc

D'un tel chasseur, il faut se défier.
Il sait, par un décret étrange,
Prendre très souvent son gibier
Quoiqu'il prenne toujours le change.

Neuvième et dernière entrée : Le gouverneur de la province se rendant à Villers avec sa femme, son frère et sa sœur. (Le roy, Madame, M. de Villeroy et Mlle de La Vallière).

Pour le roy

Jamais il ne fut gouverneur
A qui l'on redit tant d'honneur.
Il est, de ses voisins, la terreur et l'estime.
Aussi, dans son gouvernement,
Loin de lui reprocher d'avoir fait un seul crime,
On ne l'accuse point du moindre manquement.

M. de Barthélemy ajoute :

« Ce ballet est évidemment de l'année 1663 ou 1664, puisque c'est en 1662 que Dangeau revenait d'Espagne, et que nous y voyons figurer Mlle d'Arquiers qui épousa, en 1663, le roi Jean Sobieski. Il est donc aussi une des premières compositions avec lesquelles le jeune colonel attira l'attention de Louis XIV ».

Reprenons le récit de M. de Sars :

« Le roi avait quitté son frère le 24 ou le 25 septembre, « n'osant pas enfreindre d'une façon formelle les ordres de l'autorité religieuse qui proscrivait encore un des chefs-d'œuvre de Molière. Monsieur avait fait venir les comédiens de l'« Illustre Théâtre » qu'il protégeait. Une brillante assistance réunie à Villers-Cotterêts applaudissait, le 25 septembre 1664, le *Tartuffe*, interdit à Paris.

« Une précieuse facture, conservée dans une collection particulière, nous fait connaître qu'il était « réduit à Blavier, marchand hostelain au bourg de Villers-Costerest, treize livres six sols trois deniers par les gens et compagnons du sieur Pauquelin-Maulière, hébergés en la maison de la *Licorne*, sur le credsit et recommandation de messire Jean de la Fontaine, demourant à Paris, cousin du sieur de la Fontaine, propriétaire du fonds de la *Licorne*, qui en répond ». « Les auteurs locaux ajoutent que l'hôtellerie de la *Licorne* s'élevait aux n° 16 et 18 actuels de la place du Docteur Moufflier.

« Si l'on en croit une « Vie de Mademoiselle Lavallière », publiée à Leipzig en 1680 sous les initiales J. de V., la favo-

« rite revint secrètement à Villers, au mois de septembre 1665, « faire ses premières couches, qui ne furent connues que de « Monsieur, des chirurgiens, du curé, du gouverneur du château, de son écuyer, enfin du clerc laïque qui signait les registres de baptême ».

Ce détail de la vie de Louise de La Vallière ne semble pas avoir retenu l'attention de ses historiens. Ils admettent que Louise a mis au monde quatre enfants. Le premier, Louis, mort avant trois mois, serait né le 20 décembre 1663 à l'hôtel Brion, modeste demeure proche du Palais Royal où elle cachait sa grossesse ; naissance clandestine puisque, après cinq jours, la mère dut assister à la messe solennelle de la nuit de Noël. La naissance d'un second fils, Philippe, qui ne vécut pas, aurait eu lieu également à l'hôtel Brion le 7 janvier 1665. Mlle de Blois, la future et charmante princesse de Conti, dut naître, vraisemblablement à Paris, le 2 ou le 17 octobre 1666 ; et le Comte de Vermandois, qui sera amiral de France, naquit à Paris le 2 octobre 1667.

Il est certain que les accouchements de Mademoiselle de La Vallière ont toujours été entourés de mystère. L'auteur de la relation de 1680 ne s'est-il pas trompé d'un an ? Et alors ce serait Mademoiselle de Blois qui serait née à Villers-Cotterêts ; ou bien s'agit-il d'une naissance prématurée survenue accidentellement à Villers-Cotterêts huit mois après celle de Philippe ? Ce petit point d'histoire ne sera, sans doute, jamais éclairci. En tout cas, il ne s'agissait pas de la naissance d'un premier enfant, mais d'un troisième.

M. de Sars relève la trace d'un autre passage de Louis XIV, cette fois en 1667 ; et, à ce propos, nous conte un amusant épisode de la vie à Villers-Cotterêts.

« Les deux frères, nous dit-il, (le roi et le Duc d'Orléans) « prenaient part à la campagne de Flandre, à la prise de « Tournai et à celle de Duisbourg. Après le siège de Lille, « Monsieur quitta la cour à Péronne pour aller se délasser à « Villers, où il retrouva Madame, la reine d'Angleterre, sa « mère, la princesse de Monaco, surintendante de sa maison, « la maréchale du Plessis, Mme de Saint-Chaumont, gouvernante des enfants d'Orléans, la marquise de Thianges, la « comtesse de Fiennes, la comtesse de Gourdon, dame d'honneur, et Seignière de Boisfranc, trésorier du prince. On parlait des exploits glorieux de Monsieur. Le héros était désolé d'avoir été devancé à Villers-Cotterêts par sa femme. Tout se trouvait en place. Il y perdait le plaisir qu'il trouvait à meubler les pièces à son goût. Excédé de son inutilité, il fit placer toutes les chaises sur une même ligne, « fortifia les ruelles de tableaux, tablettes, plaques », plaça des miroirs aux endroits les plus avantageux, flanqua chaque table de quatre guéridons, et toute la Cour s'extasia à cet ordre merveilleux. L'évêque de Valence ne put s'empêcher de dire :

« En attendant que Monsieur fût en état de ranger une armée en bataille, il apprend à ranger les fauteuils ». Le propos fut rapporté au prince et ne manqua pas de brouiller des relations qui étaient déjà tendues. Une insulte faite publiquement au prélat devait l'engager enfin à se défaire de sa charge et à regagner son diocèse. Louis XIV était attendu. Il fit oublier le broquart en promettant à son frère le commandement d'une armée pour la campagne prochaine.

« L'auteur anonyme d'une *Relation des amours de la duchesse de la Vallière* », parue à Cologne, rapporte qu'au mois d'octobre 1668, Louis XIV se rendit à Villers avec la reine, Mme de Montespan et Mlle de la Vallière, pour visiter Madame, « et se réjouirent ensemble sans ombre de mauvaise humeur ».

Il est ainsi fait état dans le récit de M. de Sars de la présence de Madame de Montespan aux côtés du Roi. En fait, l'étoile de la Vallière baissait. Au mois de mai 1667, elle avait encore paru avec éclat à Versailles au Ballet des Muses mais aux côtés de Mme de Montespan. Au même mois de mai, elle était faite duchesse de Vaujours, et sa fille Marie Anne était légitimée. Mais en juillet, le roi partait pour Tournai avec la Reine et madame de Montespan, sans la nouvelle duchesse qui, folle de chagrin, contre les ordres du roi, se jeta dans un carosse pour rejoindre la cour où elle reçut un accueil glacial. Quelques semaines plus tard, à Avesnes, Madame de Montespan serait pour la première fois parvenue à ses fins. Ainsi le comte de Vermandois, né en octobre suivant, a été le dernier fruit d'un amour déjà défunt.

Nous reprenons encore une fois le récit de M. de Sars qui signale que le Duc d'Orléans, veuf depuis moins de 18 mois d'Henriette d'Angleterre épousait à Châlons-sur-Marne, le 21 novembre 1671, la fille de l'électeur palatin.

« Des fêtes brillantes marquèrent l'arrivée à Villers-Cotterêts d'Elisabeth-Charlotte de Bavière. L'affluence fut si grande qu'une partie de la domesticité dut chercher un logement dans les hôtelleries. Le roi lui-même se fit un devoir de venir saluer sa nouvelle belle-sœur ; il passa une nuit et repartit le lendemain pour Saint-Germain, d'où il venait. Ce déplacement défrayait toutes les conversations, en même temps que le mariage des époux. « Je n'en veux plus entendre parler, disait crûment Madame de Sévigné, qu'ils n'aient couché et recouché ensemble ».

« Dans une lettre à la spirituelle marquise, Madame de Villars annonçait, le 25 août 1673, que Monsieur et Madame partaient le lundi suivant pour Villers ; leur voyage avait été retardé par la maladie de la surintendante, Madame de Monaco. Le 11 octobre, Louis XIV coucha au château en revenant de son voyage en Lorraine.

« On parla beaucoup, dans les salons, à l'automne de 1676,

« d'une brillante Saint-Hubert qui devait avoir pour cadre la demeure de François 1^{er}. Madame de Grancey annonçait une toilette des plus magnifiques, et qui osait critiquer cette dépense était traité de vieux rêveur et de Pantalon. Madame d'Heudicourt ne se cachait pas d'avoir reçu 400 livres du roi pour s'habiller. La fête fut décommandée au dernier moment. « J'ai toujours cru, disait Madame de Sévigné, qu'il n'y auroit de sûr que la dépense des dames, qui est excessive ». Le roi eut la « bonté » de les autoriser à porter leurs beaux justes-au-corps en broderie à Versailles.

« D'un séjour des princes qui débuta le 7 juillet 1677, nous ne savons rien. Trois ans plus tard, une fête incomparable « défraya la presse mondaine : la *Gazette de Francfort*. Le roi quitta Saint-Germain, le 26 février 1680, ayant la reine, le dauphin, Mademoiselle de Guise et la duchesse de Créquy, dame d'honneur, dans son carosse ; il dîna au Bourget, soupa et coucha à Dammartin, où le duc de Gesvres lui offrit l'hospitalité. Le lendemain, il était reçu à Villers-Cotterêts par son frère et sa belle-sœur qui avaient quitté Paris à six heures du matin. Pendant cinq jours, des divertissements de tous genres occupèrent la Cour. Il y eut bal masqué, ouvert par la reine et Monsieur. Après une première danse, Marie-Thérèse sortit pour se déguiser en masque, et fit une brillante rentrée, accompagnée du Dauphin, de Monsieur et du Prince de Condé. De sa retraite de Livry, Madame de Sévigné envoyait à sa fille de piquants détails, qu'on ne lisait pas dans la *Gazette*. C'est Madame de Montespan qui s'occupa de parer brillamment sa jeune rivale, Mademoiselle de Fontagnes. On admira sa façon de danser. Quant à la nouvelle étoile, qui avait plus de beauté que d'esprit, elle avait négligé de s'exercer : lorsqu'elle voulut attaquer un menuet, « il y parut, ses jambes n'arrivèrent pas comme vous savez qu'il faut arriver ». La courante n'alla pas mieux. « Confuse, la malheureuse ne fit plus qu'une révérence. Le 2 mars, toute la cour prenait la route de Châlons, allant au-devant d'une cousine de Madame qui devenait Dauphine.

« Revenant de son triomphal voyage d'Alsace, le Roi-Soleil coucha à Villers-Cotterêts, le 4 novembre 1681. On ne le revit plus pendant dix ans. Une expédition en Flandre lui permit de dîner à la maison de poste de Vertefeuille qui se trouve à l'orée de la forêt, le 12 novembre 1683, et de passer la nuit chez son frère.

« En 1692, Monsieur accompagna le roi au siège de Namur. « On en revint à petites journées. Philippe quitta la cour à Laon, le 12 juillet et la devança à Villers, où l'attendaient Madame et Mademoiselle, sa fille aînée. Après une nuit passée à Soissons, Louis XIV retrouva pour son dîner la petite maison de poste de Vertefeuille ; les dames mangèrent dans leur carrosse. Le monarque fut reçu par les princes au bas du

« degré et daigna dire qu'il trouvait Villers-Cotterêts plus à
« son gré que jamais. On était le dimanche 13 juillet ; Monsieur
« alla au salut avec les dames et s'y trouva mal. Il y eut le
« lendemain conseil des ministres, le dernier avant le retour
« à Versailles. Vers six heures, le roi, le Dauphin, Monsieur,
« Madame et les princesses montèrent à cheval et se promenè-
« rent dans le grand parterre et l'allée percée par François 1^{er}
« jusqu'à la forêt. La cour partit le lendemain et mit deux jours
« pour gagner Versailles, en s'arrêtant à Dammartin.

« Le dernier séjour royal que notent les mémorialistes eut
« lieu le 24 juin 1693. Le roi avait été visiter ses troupes con-
« centrées dans la vallée de la Meuse ou de la Sambre. Il
« revenait par Reims et Soissons. Un orage avait éclaté, si
« furieux qu'il faillit ne pouvoir quitter cette dernière ville.
« Les chemins étaient devenus si impraticables, dit Dangeau,
« qu'il fallut en accommoder un nouveau. On parvint de bonne
« heure au château de Villers qui était inhabité. Le duc d'Or-
« léans avait envoyé Monsieur de Béchameil pour le meubler
« et en faire les honneurs en son nom ; Monsieur de la Rongère,
« chevalier d'honneur de Madame, fit ses compliments au roi.
« Dès le lendemain, on prit la route de Dammartin ».

Dans son étude, M. de Sars ne cite plus Louis XIV qu'une seule fois pour nous dire, Monsieur étant mort en 1701, que le jeune prince d'Orléans qui lui succéda à Villers-Cotterêts était médiocre chasseur. Cependant il entretenait un équipage de lévriers, ainsi qu'une meute pour le cerf qu'il mettait facilement à la disposition de Louis XIV.

On sait en effet que jusqu'à la fin de sa vie, survenue en 1715, le Roi s'est adonnée à ce noble sport, malgré ses infirmités, malgré les soucis dont son règne a été abreuvé et les luttes continuelles qu'il a dû subir pour protéger son royaume.

C'est donc sur la vision du vieux roi lancé au galop de son cheval à travers les halliers de la forêt que nous achèverons cette lecture, en disant à la mémoire de notre ancien président, notre reconnaissance pour l'important travail qu'il nous a laissé sur Villers-Cotterêts, un des hauts lieux de l'ancienne France.

RENÉ TROCHON DE LORIÈRE.